



LES SERMONS DE
C.H. SPURGEON

LA FERME DU
PARESSEUX



MESSAGES INTEMPORELS DU
PRINCE DES PRÉDICATEURS

LA FERME DU PARESSEUX

Sermon prêché le 10 juin 1888
au Metropolitan Tabernacle, Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

1. La description du paresseux	2
2. La description du terrain du paresseux	6
3. Conclusion	10

La ferme du paresseux

« J'ai passé près du champ d'un paresseux, et près de la vigne d'un homme dépourvu de sens ; et voici, les ronces y croissaient partout, les orties en couvraient la surface, et la clôture de pierres était écroulée. J'ai regardé attentivement, et j'ai tiré instruction de ce que j'ai vu » (Pr 24.30–32).

Sans doute Salomon se réjouissait parfois de déposer les robes d'État, d'échapper aux formalités de la cour, et de parcourir le pays *incognito*. En une occasion où il agissait ainsi, il jeta les yeux par-dessus le mur en ruine d'un petit domaine appartenant à un laboureur de son pays. Ce domaine se composait d'un lopin de terre labourée et d'une vigne. D'un seul coup d'œil il reconnut qu'il était la propriété d'un paresseux qui le négligeait, car les mauvaises herbes avaient poussé à foison et couvraient toute la face du sol. De là, Salomon tira instruction. Les hommes apprennent généralement la sagesse s'ils ont la sagesse. L'œil de l'artiste discerne la beauté du paysage, parce que la beauté habite son esprit. « Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance » (Mt 13.12), car il moissonnera une récolte même d'un champ couvert de ronces et d'orties. Il y a grande différence d'un homme à l'autre dans l'usage de l'œil de l'esprit. Je possède un livre intitulé « La moisson d'un œil paisible », et c'est un bon livre : la moisson d'un œil paisible se cueille aussi bien sur la terre d'un fainéant que sur une ferme bien tenue. Quand nous étions enfants, on nous apprenait une petite pièce intitulée « Des yeux et point d'yeux », et elle contenait beaucoup de vérité, car certains ont des yeux et ne voient point, ce qui revient presque à n'avoir point d'yeux ; tandis que d'autres ont l'œil prompt à épier l'instruction. Les uns ne regardent que la surface, tandis que d'autres voient non seulement l'écorce extérieure, mais encore l'amande vivante de la vérité qui se cache sous toutes les apparences.

Nous pouvons trouver l'instruction partout. Pour un esprit spirituel, les orties ont leur usage, et les mauvaises herbes ont leur doctrine. Toutes les épines et tous les chardons ne sont-ils pas destinés à être des maîtres pour les hommes pécheurs ? Ne sont-ils pas produits par la terre exprès afin de nous montrer ce que le péché a fait, et quelle sorte de produit vient lorsque nous semons la semence de la rébellion contre Dieu ? « J'ai passé près du champ d'un paresseux, et près de la vigne d'un homme dépourvu de sens », dit Salomon ; « J'ai regardé attentivement, et j'ai tiré instruction de ce que j'ai vu ». Quoi que vous voyiez, prenez soin de l'examiner bien, et vous ne l'aurez pas vu en vain. Vous trouverez des livres et des sermons partout, sur la terre et sur la mer, dans le sol et dans les cieux, et vous apprendrez de toute bête et de tout oiseau et de tout poisson et de tout insecte vivants, et de toute plante utile ou inutile qui germe du sol.

Nous pouvons aussi recueillir de rares leçons des choses que nous n'aimons pas. Je suis certain que Salomon n'admirait en rien les épines et les orties qui couvraient la face de la vigne, mais néanmoins il y trouva instruction. Beaucoup se font piquer par les orties, mais peu sont instruits par elles. Certains hommes sont blessés par les ronces, mais en voici un qui en fut amélioré. La Sagesse a sa manière de cueillir des raisins sur des épines et des figues sur des orties, et elle distille du bien de plantes qui, en elles-mêmes, sont nuisibles et mauvaises. Ne vous irritez donc pas à cause des épines, mais tirez-en du bien. Ne commencez pas à vous piquer aux orties ; saisissez-les fermement, puis servez-vous-en pour la santé de votre âme. Les épreuves et les afflictions, les soucis et les tumultes, les petites contrariétés et les petites déceptions, peuvent toutes vous aider si vous le voulez. Comme Salomon, voyez et considérez-les bien — regardez-les et recevez instruction. Pour nous, nous considérerons maintenant premièrement la description que Salomon donne d'un paresseux : il est « un homme dépourvu de sens » ; secondement, nous remarquerons la description du terrain du paresseux : « Et voici, les ronces y croissaient partout, les orties en couvraient la surface ». Quand nous aurons pris garde à ces deux points, nous conclurons en nous efforçant de recueillir l'instruction que ce morceau de terre en friche peut nous fournir.

1. La description du paresseux

Pensez d'abord à la description que Salomon fait d'un homme paresseux. Salomon est un homme que nul d'entre nous ne contredirait, car il savait autant que nous tous réunis ; et de plus, il était sous l'inspiration divine lorsqu'il écrivit ce Livre des Proverbes. Salomon dit qu'un fainéant est « un homme dépourvu de sens ». Le paresseux ne le pense pas ainsi ; il met les mains dans ses poches, et, à le voir avec son air important, vous croiriez qu'il a toute la Banque d'Angleterre à sa disposition. Vous pouvez voir qu'il est un très sage à ses propres yeux, car il se donne des airs destinés à vous impressionner du sentiment de ses capacités supérieures. Comment il est entré en possession de sa sagesse, il serait difficile de le dire. Il n'a jamais pris la peine de penser, et pourtant je n'oserais pas dire qu'il saute à ses conclusions, car jamais il ne fait chose semblable que de sauter ; il se couche et se roule jusqu'à une conclusion. Cependant il sait tout et a tout tranché : la méditation est pour lui un travail trop pénible, et l'étude, il n'a jamais pu la supporter ; mais être brillant par nature est sa délectation. Il ne veut pas en savoir plus qu'il n'en sait, car il en sait déjà assez, et pourtant il ne sait rien. Le proverbe ne lui est pas flatteur, mais je suis certain que Salomon avait raison lorsqu'il l'appela « un homme dépourvu de sens ». Salomon fut plutôt rude selon les délicatesses des mœurs présentes, parce que ce monsieur avait un champ et une vigne, et, comme dixit Richard Poor : « Quand j'ai un cheval et une vache, chacun me dit bonjour ». Comment un homme peut-il être dépourvu de sens, lui qui a un champ et une vigne ? N'est-il pas communément admis que l'on doit mesurer l'intelligence d'un homme à la quantité de son numéraire ? Quoi qu'il en soit, on vous flattera bientôt de vos « mérites » si vous avez atteint la richesse. Ainsi va le monde ; mais ainsi ne va pas l'Écriture. Qu'il ait ou non un champ et une vigne, dit Salomon, s'il est fainéant, il est un insensé, ou, si vous aimez voir son nom écrit en plus grandes lettres, c'est un homme dépourvu de sens. Non seulement il ne comprend rien, mais il n'a point d'intelligence avec laquelle comprendre. Il a la tête vide s'il est paresseux. On peut l'appeler gentil-

homme, il peut être propriétaire foncier, il peut avoir une vigne et un champ ; mais il n'est en rien meilleur pour ce qu'il possède : non, il en est d'autant pire, puisqu'il est un homme dépourvu de sens et, par conséquent, incapable de faire usage de sa propriété.

Je me réjouis que Salomon me dise si nettement qu'un homme paresseux est dépourvu d'intelligence, car c'est un renseignement utile. J'ai rencontré des personnes qui pensaient comprendre parfaitement les doctrines de la grâce, qui savaient exposer avec exactitude l'élection des saints, la prédestination de Dieu, la fermeté du décret divin, la nécessité de l'œuvre de l'Esprit, et toutes les glorieuses doctrines de la grâce qui édifient l'édifice de notre foi ; mais ces messieurs ont inféré de ces doctrines qu'ils n'ont rien à faire, et ainsi ils sont devenus des fainéants. Le *ne-fais-rienisme* est leur credo. Ils n'exhorteront même pas les autres à travailler pour le Seigneur, parce que, disent-ils, « Dieu fera son œuvre. Le salut est entièrement par grâce ! ». L'idée de ces paresseux est qu'un homme doit attendre et ne rien faire ; il doit rester assis et laisser l'herbe lui monter jusqu'aux chevilles dans l'espoir d'une aide céleste. S'éveiller serait, selon eux, une ingérence dans le dessein éternel, ce qu'il juge entièrement injustifiable. Je l'ai connu lançant des regards chagrins, hochant sa tête chenue, et disant des paroles dures contre des gens zélés qui s'efforçaient de gagner des âmes. Je l'ai connu dénigrer les jeunes gens, et, tel un grand bélier à vapeur, les couler à fond en les traitant d'hétérodoxes et d'ignorants. Comment survivrons-nous aux censures de ce dogmatique personnage ? Comment échapperons-nous à ce paresseux si savant et si chicaneur ? Salomon se hâte au secours et éteint ce monsieur en nous informant qu'il est dépourvu d'intelligence. Comment ! il est la règle de l'orthodoxie, et il juge tout le monde ! Pourtant Salomon lui applique une autre règle, et dit qu'il est dépourvu d'intelligence. Il peut connaître la doctrine, mais il ne la comprend pas ; autrement il saurait que les doctrines de la grâce nous conduisent à chercher la grâce des doctrines, et que, lorsque nous voyons Dieu à l'œuvre, nous apprenons qu'il opère en nous, non pour nous endormir, mais pour vouloir et pour faire selon son bon plaisir. La prédestination par Dieu d'un peuple est l'ordonnance par laquelle il les destine aux bonnes œuvres, afin qu'ils publient sa louange. Ainsi, si vous ou moi, de quelque doctrine que ce soit, si vraie soit-elle, tirons l'inférence que nous sommes autorisés à être oisifs et indifférents aux choses de Dieu, nous sommes dépourvus d'intelligence, nous agissons en insensés, nous faisons mauvais usage de l'Évangile ; nous prenons ce qui était destiné à être nourriture et nous le changeons en poison. Le paresseux, qu'il soit paresseux pour ses affaires ou pour son âme, est un homme dépourvu d'intelligence. En règle générale, nous pouvons mesurer l'intelligence d'un homme à ses activités utiles ; c'est là ce que le sage nous dit très clairement. Certaines personnes se disent « cultivées », et pourtant elles ne cultivent rien. La pensée moderne, pour autant que j'aie vu quelque chose de son fonctionnement effectif, est une outre de fumée d'où il ne sort rien de solide ; et cependant nous connaissons des hommes qui savent distinguer et diviser, débattre et discuter, raffiner et réfuter, et, pendant tout ce temps, la ciguë pousse dans le sillon et la charrue se rouille. Ami, si ta connaissance, si ta culture, si ton éducation ne te conduisent pas pratiquement à servir Dieu en ton jour et ta génération, tu n'as pas appris ce que Salomon appelle la sagesse, et tu ne ressembles pas au Béni, qui était la sagesse incarnée, de qui nous lisons qu'« il allait de lieu en lieu, faisant du bien » (Ac 10.38). Un homme paresseux ne ressemble pas à notre Sauveur, qui a dit : « Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis » (Jn 5.17). La vraie sagesse est pratique : la culture vantarde s'évapore et théorise. La sagesse

laboure son champ, la sagesse bine sa vigne, la sagesse veille à ses récoltes, la sagesse s'efforce de tirer le meilleur de toute chose ; et celui qui ne fait pas ainsi, quelle que soit sa connaissance de ceci, de cela, ou d'autre chose, est un homme dépourvu d'intelligence.

Pourquoi est-il dépourvu d'intelligence ? N'est-ce pas parce qu'il possède des occasions qu'il n'emploie pas ? Son jour est venu, son jour s'en va, et il laisse couler les heures sans aucun but. Que je n'accable personne outre mesure ; mais permettez-moi de vous prier tous de vous accabler vous-mêmes autant que vous le pourrez, tandis que chacun s'enquiert en lui-même — suis-je en train d'employer les minutes à mesure qu'elles s'en-voient ? Cet homme avait une vigne, mais il ne la cultiva point ; il avait un champ, mais il ne le laboura point. Et vous, frères, mettez-vous à profit toutes vos occasions ? Je sais que chacun de nous possède quelque pouvoir pour servir Dieu ; l'employons-nous ? Si nous sommes ses enfants, il n'en a placé aucun dans une position où, par nécessité, il fût inutile. Quelque part nous pouvons luire de la lumière qu'il nous a donnée, quand bien même cette lumière ne serait qu'une humble chandelle d'un liard. Brillons-nous ainsi ? Semons-nous au bord de toutes les eaux ? Dès le matin semons-nous notre semence, et, le soir, étendons-nous encore la main ? car, si ce n'est pas le cas, nous sommes repris par la censure générale de Salomon, qui dit que le paresseux est « un homme dépourvu d'intelligence ». Ayant des occasions, il ne les mit point à profit ; de plus, tenu d'accomplir certains devoirs, il ne les remplit point. Lorsque Dieu ordonna que chaque Israélite eût une portion de terre, sous ce système admirable qui faisait de tout Israélite un propriétaire, il voulait que chacun possédât sa parcelle, non pour la laisser en friche, mais pour la cultiver. Quand Dieu plaça Adam dans le jardin d'Éden, ce ne fut pas afin qu'il se promenât sous les charmilles et contemplât la luxuriance spontanée de la terre non déchue, mais afin qu'il la travaille et qu'il la garde, et il eut le même dessein lorsqu'il assigna à chaque Juif sa portion de sol ; il voulait que la terre sainte atteignît son plus haut point de fertilité par le labeur de ceux qui la possédaient. Ainsi, la possession d'un champ et d'une vigne impliquait, pour ce paresseux, des responsabilités qu'il n'a jamais remplies ; c'est pourquoi il était dépourvu d'intelligence. Quelle est votre position, cher ami ? Père ? Maître ? Serviteur ? Ministre ? Enseignant ? Eh bien, vous avez vos fermes et vos vignes dans ces sphères particulières ; mais si vous n'usez pas droitement de ces positions, vous serez dépourvu d'intelligence, parce que vous négligez la fin même de votre existence. Vous manquez la haute vocation que votre Créateur a placée devant vous. Ce laboureur indolent manqua de sagesse en ces deux égards, et en un autre encore ; car il avait des capacités qu'il n'employa point. Il aurait pu labourer le champ et cultiver la vigne s'il avait choisi de le faire. Ce n'était pas un homme maladif, contraint de garder le lit ; c'était un fainéant qui y restait par choix.

On ne vous demande pas, dans le service de Dieu, d'accomplir ce qui vous est absolument hors de portée, car l'on attend de nous selon ce que nous avons et non selon ce que nous n'avons pas. L'homme de deux talents n'est pas requis d'apporter l'intérêt de cinq, mais on s'attend à ce qu'il apporte l'intérêt de deux. Le paresseux de Salomon était trop indolent pour tenter des tâches qui étaient tout à fait à sa portée. Beaucoup possèdent un certain nombre de facultés assoupies dont ils se doutent à peine, et bien davantage ont des aptitudes qu'ils emploient pour eux-mêmes et non pour Celui qui les a créés. Chers amis, si Dieu nous a donné quelque pouvoir de faire le bien, de grâce, faisons-le, car ce monde est méchant et las. Nous ne devrions pas même couvrir la lueur

d'un ver luisant dans des ténèbres telles que celles-ci. Nous ne devrions pas retenir une syllabe de vérité divine dans un monde plein de mensonge et d'erreur. Si faibles que soient nos voix, élevons-les pour la cause de la vérité et de la justice. Ne soyons pas dépourvus d'intelligence du fait que nous avons des occasions que nous n'utilisons pas, des obligations que nous n'accomplissons pas, et des capacités que nous n'exerçons pas. Quant à celui qui est paresseux dans les choses de l'âme, il est certes dépourvu d'intelligence, car il badine avec des sujets qui réclament son attention la plus sérieuse. Ô homme, n'as-tu jamais cultivé ton cœur ? Le soc de la charrue n'a-t-il jamais brisé les mottes de ton âme ? La semence de la Parole n'y a-t-elle jamais été semée ? Ou n'y a-t-elle point pris racine ? N'as-tu jamais arrosé les jeunes plants du désir ? N'as-tu jamais cherché à arracher les mauvaises herbes du péché qui croissent dans ton cœur ? Es-tu encore un morceau de la friche commune, nue, ou de la lande sauvage ? Pauvre âme ! Tu peux soigner ta mise et passer bien des minutes devant le miroir ; ne te soucies-tu point de ton âme ? Que de temps tu prends à orner ta pauvre chair, qui n'est que pâture pour les vers, ou le deviendrait en un instant si Dieu retirait ton souffle ! Et cependant, tout ce temps, ton âme est décoiffée, non lavée, sans vêtement, pauvre chose négligée ! Oh, il ne devrait pas en être ainsi. Tu prends soin de la pire part, et tu laisses la meilleure périr par négligence. C'est le comble de la folie ! Celui qui est paresseux à l'égard de la vigne de son cœur est un homme dépourvu d'intelligence. S'il me faut être oisif, que cela se voie dans mon champ et dans mon jardin, mais non dans mon âme.

Ou bien es-tu chrétien ? Es-tu réellement sauvé, et es-tu négligent dans l'œuvre du Seigneur ? Alors, en vérité, quoi que tu puisses être, je ne puis m'empêcher de dire que tu manques d'intelligence ; car assurément, lorsqu'un homme est lui-même sauvé et qu'il comprend le danger où sont les âmes des autres, il doit s'employer avec ardeur à retirer les brandons de la flamme. Un paresseux chrétien ! Existe-t-il un tel être ? Un chrétien à mi-temps ? Un chrétien qui ne travaille pas tout entier pour son Seigneur ; comment parlerai-je de lui ? Le temps n'attend pas, la mort n'attend pas, l'enfer n'attend pas ; Satan n'est point paresseux, toutes les puissances des ténèbres sont à l'œuvre : comment se fait-il que toi et moi puissions être indolents, si le Maître nous a placés dans sa vigne ? Assurément, nous devons être dépourvus d'intelligence si, après avoir été sauvés par l'amour infini de Dieu, nous ne consentons pas à dépenser et à être dépensés pour son service. La convenance éternelle des choses veut qu'un homme sauvé soit un homme zélé.

Le chrétien paresseux dans le service de son Maître n'a aucune idée de ce qu'il perd, car la crème même de la religion réside dans la sainte consécration à Dieu. Certains ont juste assez de religion pour laisser en doute s'ils en ont réellement, ou non. Ils ont assez de piété pour être mal à l'aise dans leur impiété. Ils ont lavé juste assez de leur visage pour faire ressortir la saleté qui demeure sur le reste. « Je suis bien contente, dit une servante, que ma maîtresse reçoive la sainte cène ; sans cela, je n'aurais pas su qu'elle eût la moindre religion. » Vous souriez, et vous avez raison. Il est ridicule que certains n'aient aucune marchandise dans leur boutique et qu'ils fassent pourtant leur publicité dans tous les journaux, qu'ils fassent parade de religion tout en étant dépourvus de l'Esprit de Dieu. Je voudrais que certains professants fissent à Christ la justice de dire : « Non, je ne suis pas un de ses disciples ; ne pensez pas si mal de lui que d'imaginer que je puisse être des leurs ». Nous devrions être le reflet de Christ ; je crains que beaucoup ne jettent sur Christ un fâcheux reflet. Lorsque nous voyons toute

une bande de serviteurs paresseux, nous sommes portés à penser que leur maître doit être lui-même fort oisif, autrement il ne les supporterait point. Celui qui emploie des fainéants et se contente de leur allure d'escargot ne peut être lui-même un homme bien actif. Ô, que le monde ne pense pas que Christ soit indifférent à la misère humaine, que Christ ait perdu son zèle, que Christ ait perdu son énergie ; et pourtant je crains qu'ils ne le disent ou ne le pensent s'ils voient ceux qui professent être des ouvriers dans la vigne de Christ n'être rien de mieux que de simples fainéants. Le paresseux, donc, est un homme dépourvu d'entendement ; il perd l'honneur et la joie qu'il trouverait à servir son Maître ; il est une honte pour la cause qu'il professe vénérer, et il amasse des épines pour l'oreiller de sa mort. Que cela soit tenu pour arrêté — le paresseux, qu'il soit ministre, diacre, ou simple chrétien, est un homme dépourvu d'entendement.

2. La description du terrain du paresseux

Or, en second lieu, considérons le domaine du paresseux : « Je passai près du champ d'un paresseux, et près de la vigne d'un homme dépourvu de sens ; et voici, les ronces y avaient crû partout, les orties en couvraient la surface ». Remarquez d'abord que la terre produira quelque chose. Un sol assez bon pour être fait champ et vigne doit, et produira, quelque fruit que ce soit ; de même, vous et moi, dans nos cœurs et dans la sphère que Dieu nous assigne, produirons assurément quelque chose. Nous ne pouvons vivre en ce monde comme des pages entièrement vierges ; aussi sûr que nous sommes vivants, nous ferons soit le bien, soit le mal. Si vous êtes oisifs dans l'œuvre du Christ, vous êtes actifs dans l'œuvre du diable. Le paresseux, en dormant, faisait plus pour la culture des ronces et des orties qu'il n'eût pu faire par aucun autre moyen. Comme un jardin donnera soit des fleurs, soit des mauvaises herbes, des fruits ou des chardons, ainsi quelque chose, bon ou mauvais, sortira de notre foyer, de notre classe ou de notre assemblée. Si nous ne produisons pas une moisson de bien en travaillant pour Christ, nous ferons pousser l'ivraie à lier en gerbes pour l'ultime brûlement redoutable. Remarquez encore que, si elle n'est pas cultivée pour Dieu, l'âme donnera son produit naturel ; et quel est le produit naturel d'une terre livrée à elle-même ? Quoi, sinon des ronces et des orties, ou quelque autre herbe inutile ? Quel est le produit naturel de votre cœur et du mien ? Quoi, sinon le péché et la misère ? Quel est le produit naturel de vos enfants si vous les laissez sans formation pour Dieu ? Quoi, sinon l'impureté et le vice ? Quel est le produit naturel de cette grande ville, si nous laissons ses rues, ses ruelles et ses impasses sans l'Évangile ? Quoi, sinon le crime et l'infamie ? Il y aura quelque moisson, et les gerbes seront le produit naturel du sol, à savoir le péché, la mort et la corruption. Si nous sommes nonchalants, le produit naturel de notre cœur et de notre sphère sera pour nous-mêmes des plus incommodes et désagréables. Nul ne peut dormir sur des épines, ni se faire un oreiller d'orties. Nul repos ne sortira d'une oisiveté qui laisse le mal tranquille et ne s'efforce point, par l'Esprit de Dieu, d'arracher le mal. Pendant que vous dormez, Satan sera en train de semer. Si vous retenez la semence du bien, Satan sera prodigue de la semence du mal ; et de ce mal naîtront l'angoisse et le regret pour le temps, et peut-être pour l'éternité. Ô homme, le jardin confié à ta charge, si tu gaspilles ton temps en sommeil, te récompensera de tout ce qui est infect et douloureux. « Il te produira des épines et des chardons » (Ge 3.18).

Dans bien des cas, il y aura grande abondance de ce funeste produit, car un champ et une vigne donneront plus de chardons et d'orties qu'un morceau de terre qui n'a jamais été défriché. Si la terre est assez bonne pour un jardin, elle offrira à son propriétaire une belle récolte de mauvaises herbes, pourvu qu'il retire sa main. Un lopin de choix, propre à une vigne de vin rouge, rendra au paresseux une telle profusion d'orties qu'il se frottera les yeux de surprise. L'homme qui pourrait faire le plus pour Dieu, s'il était renouvelé, produira le plus pour Satan si on le laisse à lui-même. La contrée même qui eût le plus glorifié Dieu si la grâce de Dieu s'y trouvait pour convertir ses habitants sera celle d'où surgiront les plus vils ennemis de l'Évangile. Soyez-en assurés : le meilleur deviendra le pire si nous le négligeons. La seule négligence suffit à produire le mal. Si vous voulez connaître la voie du salut, il me faut prendre peine pour vous l'exposer ; mais si vous voulez savoir comment se perdre, ma réponse est aisée, car ce n'est qu'affaire de négligence : « Comment échapperons-nous en négligeant un si grand salut ! » (Hé 2.3). Si vous désirez porter une moisson pour Dieu, il me faudra longtemps vous instruire à labourer, semer et arroser ; mais si vous souhaitez que votre esprit se couvre de la ciguë de Satan, vous n'avez qu'à laisser les sillons de votre nature à eux-mêmes. Le paresseux demande : « Un peu de sommeil, un peu d'assoupissement, un peu croiser les mains pour dormir ! » (Pr 6.10), et les épines et les chardons se multiplient au-delà de tout nombre, et lui préparent maint aiguillon.

Pendant que nous regardons le vignoble de l'homme paresseux, considérons aussi le cœur du paresseux impie. Il ne se soucie point de la repentance et de la foi. Penser à son âme, être sérieux au sujet de l'éternité, c'est trop pour lui. Il veut se ménager, et avoir encore un peu de « croiser les bras pour dormir ». Qu'est-ce qui germe dans son esprit et dans son caractère ? Chez certains de ces paresseux spirituels, vous pouvez voir l'ivrognerie, l'impureté, la convoitise, la colère et l'orgueil, et toutes sortes de chardons et d'orties ; ou, là où ces herbes plus fortes n'apparaissent pas à cause de la contrainte de relations pieuses, vous trouvez d'autres sortes de péchés. Le cœur ne saurait demeurer vide. Mon cher ami, si tu n'es point décidé pour Dieu, tu ne peux point être neutre. Dans cette guerre, tout homme est pour Dieu ou pour son Ennemi. Tu ne peux rester comme une feuille blanche. L'écriture lisible de Satan est sur toi — ne vois-tu pas les taches ? À moins que Christ n'ait écrit sur la page son propre doux Nom, l'autographe de Satan est visible. Tu peux dire : « Je ne m'abandonne point au péché manifeste ; je suis moral », et ainsi de suite. Hélas, si seulement tu regardais, considérais et sondais ton cœur, tu verrais que l'inimitié contre Dieu et contre ses voies, et la haine de la pureté, sont là. Tu n'aimes point la loi de Dieu, ni son Fils, ni son Évangile ; tu es étranger de cœur, et il y a en toi toutes sortes de mauvais désirs et de vaines pensées, et celles-ci prospéreront et multiplieront tant que tu seras un paresseux spirituel et que tu laisseras ton cœur en friche. Ô, que l'Esprit de Dieu te réveille ; que tu sois remué jusqu'à l'inquiète et sérieuse réflexion, et alors tu verras que ces pousses luxuriantes doivent être arrachées, que ton cœur doit être retourné par la charrue de la conviction, et semé de la bonne semence de l'Évangile, jusqu'à ce qu'une moisson récompense le grand Cultivateur.

Ami, si tu crois en Christ, je voudrais regarder par-dessus la haie jusque dans ton cœur, si toutefois tu es un chrétien nonchalant ; car je redoute que les orties et les chardons ne t'envahissent aussi. N'ai-je pas entendu l'autre jour te faire chanter — « C'est un point

que je brûle de savoir » ? Ce point reviendra souvent, car le doute est une semence qui ne manque jamais de germer dans l'esprit des paresseux. Je ne me souviens pas d'avoir lu dans le journal de M. Wesley une question touchant son propre salut. Il était si occupé à la moisson du Maître qu'il ne lui venait pas à l'esprit de soupçonner son Dieu. Certains chrétiens ont peu de foi parce qu'ils n'ont jamais semé le grain de sénevè qu'ils ont reçu. Si vous ne semez pas votre foi en l'exerçant, comment croîtra-t-elle ? Quand un homme vit par la foi en Jésus-Christ, et que sa foi s'exerce activement au service de son Seigneur, elle s'enracine, pousse en hauteur, et devient forte, jusqu'à étouffer ses doutes. Quelques-uns nourrissent de tristes pressentiments maladifs ; ils sont mécontents, chagrins, égoïstes, murmurateurs, et tout cela parce qu'ils sont oisifs. Voilà les mauvaises herbes qui croissent dans les jardins des paresseux. J'ai connu des indolents devenir si chagrins que rien ne pouvait leur plaire ; le chrétien le plus zélé ne faisait jamais bien à leurs yeux ; les plus affectueux des chrétiens n'étaient jamais assez tendres ; l'Église la plus active n'était jamais assez énergique ; ils découvraient toutes sortes de torts là même où Dieu voyait beaucoup du fruit de son Esprit. Cette sévérité censurante, ces contestations, ces plaintes perpétuelles sont une des orties qui ne manquent jamais de pousser dans les jardins des hommes lorsqu'ils croisent les bras dans une coupable aisance. Si votre cœur ne rend pas de fruit à Dieu, il produira assurément ce qui est malfaisant en soi, douloureux pour vous, et nuisible à votre prochain. Souvent les épines étouffent la bonne semence ; mais c'est chose bienheureuse lorsque la bonne semence lève si dru et si promptement qu'elle étouffe les épines. Dieu rend certains chrétiens si féconds en Christ que leurs grâces et leurs œuvres se pressent, serrées l'une contre l'autre ; et lorsque Satan jette l'ivraie, elle ne peut lever, faute de place. Le Saint-Esprit, par sa puissance, fait défaillir le mal dans le cœur, en sorte qu'il ne tient plus le dessus. Si tu es paresseux, ami, parcours des yeux le champ de ton cœur et pleure à ce spectacle.

Puis-je te prier ensuite de regarder dans ta propre maison, dans ton foyer ? C'est chose terrible quand un homme ne cultive pas le champ de sa propre famille. Je me souviens, dans mes jeunes jours, d'un homme qui sortait avec moi dans les villages lorsque je prêchais. Je me réjouissais de sa compagnie, jusqu'à ce que j'appris certains faits ; alors je me dépris de lui, et je crois qu'il s'attacha à quelqu'un d'autre, car il lui fallait absolument courir dehors chaque soir de la semaine. Il avait beaucoup d'enfants, et ceux-ci devinrent de jeunes hommes et de jeunes femmes pervers ; et la raison en était que le père, tout occupé à courir de ci, de là, d'une réunion à l'autre, ne s'efforça jamais de conduire ses propres enfants au Sauveur. À quoi sert le zèle au dehors, s'il y a négligence au dedans ? Qu'il est triste de devoir dire : « Ma vigne, à moi, je ne l'ai pas gardée » (Ca 1.6).

N'as-tu jamais entendu parler d'un homme qui disait ne point enseigner à ses enfants les voies de Dieu, parce qu'il les jugeait si jeunes que ce serait fort mal de les « préjuger », et qu'il aimait mieux les laisser choisir eux-mêmes leur religion quand ils seraient plus âgés ? L'un de ses garçons se cassa le bras, et, tandis que le chirurgien le soignait, l'enfant jurait tout le temps. « Ah !, dit le bon docteur, je vous l'avais bien dit. Vous aviez peur de préoccuper votre enfant du bon côté, mais le diable n'a eu aucun scrupule : il l'a prévenu de l'autre côté, et fort vigoureusement encore. » C'est notre devoir de prévenir notre champ en faveur du blé, ou bien il sera bientôt couvert de chardons. Cultivez le cœur d'un enfant pour le bien, ou il s'égarera de lui-même, car il est déjà

dépravé par nature. Ô que nous soyons assez sages pour y penser, et pour ne laisser aucun petit devenir la proie du destructeur.

Comme il en est des foyers, il en est ainsi des écoles. Un monsieur qui s'est joint à cette Église il y a quelque temps avait été athée durant des années ; en conversant avec lui, j'appris qu'il avait été éduqué dans l'une de nos grandes écoles publiques, et c'est là qu'il faisait remonter son incrédulité. Il disait que, le dimanche, les garçons étaient entassés dans une haute galerie à l'extrémité de l'église, où ils pouvaient à peine entendre un mot de ce que disait le ministre ; ils restaient simplement emprisonnés dans un lieu où l'on étouffait en été et où l'on grelottait en hiver. Les dimanches, il y avait des prières, des prières, et encore des prières, mais rien qui touchât jamais son cœur, si bien qu'il fut dégoûté au point de jurer que, s'il sortait un jour de l'école, il en aurait fini avec la religion. C'est un triste résultat, mais un résultat fréquent.

Vous, enseignants d'école du dimanche, vous pouvez rendre vos classes si fastidieuses aux enfants qu'ils finiront par haïr le dimanche. Vous pouvez dissiper le temps à l'école sans amener les garçons et les filles à Christ, et ainsi faire plus de mal que de bien. J'ai connu des pères chrétiens qui, par leur sévérité et leur manque de tendresse, ont semé le champ de leur famille avec les épines et les chardons de la haine de la religion, au lieu d'y répandre la bonne semence de l'amour pour elle. Ô que nous aimions à la manière de notre Père qui est dans les cieux. Que pères et mères donnent un tel exemple de piété joyeuse que fils et filles disent : « Marchons sur les traces de notre père, car il était un homme heureux et saint. Suivons les voies de notre mère, car elle était la douceur même. »

Si la piété ne règne pas dans votre maison, lorsque nous passerons devant votre demeure, nous verrons le désordre, la désobéissance, l'orgueil de la parure, la folie, et les commencements du vice. Que votre foyer ne soit pas un champ de paresseux, ou vous aurez à vous en repentir dans les années à venir. Que chaque diacre, chaque conducteur de classe, et pareillement chaque ministre, s'enquière diligemment de l'état du champ qu'il a à cultiver.

Voyez-vous, frères et sœurs, si vous et moi sommes établis sur quelque département de l'œuvre de notre Seigneur et que nous n'y soyons point diligents, nous serons comme des arbres stériles plantés dans un verger, qui sont une perte totale, parce qu'ils occupent la place d'autres arbres qui eussent pu porter du fruit à leurs maîtres. Nous encombrerons le terrain et ferons tort à notre Seigneur, à moins de lui rendre un service effectif. Y penserez-vous ?

S'il était possible que vous fussiez inscrits comme un simple zéro dans les comptes du Christ, ce serait déjà bien triste ; mais, mon frère, il n'en est pas ainsi : vous causerez un déficit à moins de produire un gain. Oh ! que, par la grâce de Dieu, nous soyons utiles à notre Seigneur et Maître.

Qui parmi nous peut considérer l'œuvre de sa vie sans quelque tristesse ? Si quelque chose a été bien fait, nous en attribuons tout à la grâce de Dieu ; mais que de sujets de larmes ! Que de choses que nous voudrions amender ! Ne perdons pas le temps en

regrets oiseux, mais prions pour avoir l'Esprit de Dieu, afin que, dans l'avenir, nous ne soyons pas dépourvus d'intelligence, mais que nous sachions ce que nous devons faire, et d'où doit venir la force pour l'accomplir ; et ensuite livrons-nous à l'exécuter.

Je vous supplie encore une fois de considérer le grand champ du monde. Voyez-vous comme il est couvert de ronces et d'orties ? Si un ange pouvait dresser l'inventaire de la race entière, quelles larmes ne répandrait-il pas, si les anges pouvaient pleurer ! Quelle masse inextricable de mauvaises herbes est la terre tout entière ! Là-bas, le champ est écarlate du coquelicot du papisme, et par-dessus la haie il jaunit de la moutarde sauvage du mahométisme. D'immenses régions sont étouffées par les chardons de l'incrédulité et de l'idolâtrie. Le monde est plein de cruauté, d'oppression, d'ivrognerie, de rébellion, d'impureté, de misère. Que voit la lune ! Que voit le soleil de Dieu ! Quels spectacles d'horreur ! Jusqu'à quel point faut-il attribuer tout cela à une Église négligente ? Près de dix-neuf cents ans se sont écoulés, et la vigne du paresseux s'est à peine améliorée ! L'Angleterre a été touchée par la bêche, mais je ne puis dire qu'elle ait encore été soigneusement sarclée ni labourée. Au-delà de l'océan, un autre champ, également favorisé, connaît bien le laboureur, et pourtant les mauvaises herbes pullulent. Ça et là, quelque bon travail a été accompli, mais l'immense masse du monde demeure une lande jamais défrichée, une désolation, un désert hurlant. Que faisait l'Église pendant toutes ces années ? Elle cessa, après quelques siècles, d'être une Église missionnaire, et dès cette heure elle cessa presque d'être une Église vivante. Chaque fois qu'une Église ne travaille pas à reconquérir le désert, elle devient elle-même une désolation. Vous ne trouverez pas sur le registre de l'histoire qu'aucune communauté chrétienne ait prospéré après être devenue, pour un temps prolongé, négligente du monde extérieur. Je crois que si nous sommes placés dans la vigne du Maître et ne voulons pas ôter les mauvaises herbes, ni la vigne ne prospérera, ni le blé ne produira son accroissement. Toutefois, au lieu de demander ce que l'Église a fait pendant ces dix-neuf cents ans, demandons-nous ce que nous allons faire maintenant. Les missions des Églises de Grande-Bretagne doivent-elles toujours être ces choses si pauvres, si faibles ? Les meilleurs de nos jeunes hommes chrétiens resteront-ils toujours au pays ? Nous continuons de labourer le champ domestique cent fois, tandis que des millions d'acres au loin sont laissés à l'épine et à l'ortie. En sera-t-il toujours ainsi ? Que Dieu nous donne davantage de vie spirituelle et nous réveille de notre torpeur ; autrement, lorsque le saint veilleur rendra son rapport, il dira : « Je passai près du champ de l'Église paresseuse, et il était tout couvert de ronces et d'orties, et le mur de pierres était abattu, si bien qu'on pouvait à peine discerner ce qui était l'Église et ce qui était le monde ; et pourtant elle dormait, et dormait, et dormait, et rien ne pouvait l'éveiller ».

3. Conclusion

Je conclus en remarquant qu'il doit y avoir quelque leçon en tout ceci.

Je ne puis l'enseigner comme je le voudrais, mais je veux l'apprendre moi-même. Je le dirai comme si je me parlais à moi-même. La première leçon est que la nature, sans secours, produira toujours des épines et des orties, et rien d'autre. Mon âme, n'eût été la grâce, voilà tout ce que tu eusses produit. Bien-aimés, produisez-vous autre chose ?

Alors ce n'est point la nature, mais la grâce de Dieu qui vous le fait produire. Ces lèvres, qui maintenant chantent si suavement les louanges de Dieu, se fussent complues dans quelque ballade oiseuse, si la grâce de Dieu ne les eût sanctifiées. Votre cœur, qui maintenant s'attache à Christ, eût continué de s'accrocher à vos idoles — vous savez lesquelles — s'il n'eût été de la grâce divine. Et pourquoi la grâce t'aurait-elle visité, toi ou moi — pourquoi ? L'écho répond : Pourquoi ? Quelle réponse pouvons-nous donner ? « Oui, Père, je te loue de ce que tu l'as voulu ainsi » (Mt 11.26). Que le souvenir de ce que la grâce a fait nous pousse à manifester le fruit de cette grâce dans nos vies. Allons, frères et sœurs, puisque jadis nous fûmes assez riches en la glèbe de notre nature pour produire tant d'orties et de chardons — et Dieu seul sait combien nous en produisîmes — prions maintenant pour que nos vies rapportent autant de bon blé pour le grand Cultivateur. Servirez-vous Christ moins que vos convoitises ? Ferez-vous moins de sacrifices pour Christ que vous n'en fîtes pour vos péchés ? Plus d'un d'entre vous était tout de cœur au service du malin ; serez-vous à demi-cœur au service de Dieu ? L'Esprit Saint produira-t-il en vous moins de fruit que celui que vous portiez sous l'esprit du mal ? Que Dieu nous accorde de ne point être laissés à démontrer ce que la nature enfante lorsqu'on la laisse à elle-même.

Nous voyons ici ensuite le peu de valeur des bonnes intentions naturelles ; car cet homme qui laissa son champ et sa vigne se couvrir de ronces avait toujours l'intention de travailler dur un de ces beaux jours. Pour lui rendre justice, il faut avouer qu'il ne comptait pas dormir beaucoup plus longtemps, car il disait — « Un peu de sommeil, un peu d'assoupissement, un peu croiser les mains pour dormir » (Pr 6.10). Juste un petit sommeil, et ensuite il retrousserait ses manches et montrerait sa vigueur. Probablement les pires gens du monde sont ceux qui ont les meilleures intentions, mais ne les mettent jamais à exécution. De cette manière, Satan en endort plusieurs. Ils entendent un sermon fervent, mais ils ne se lèvent pas pour aller vers leur Père ; ils vont seulement jusqu'à dire : « Oui, oui, le pays éloigné n'est pas un lieu qui me convienne. Je ne resterai pas ici longtemps ; je me propose de rentrer à la maison bientôt. » Ils disaient cela il y a quarante ans, mais il n'en est rien sorti. Lorsqu'ils étaient tout jeunes, ils eurent de sérieuses impressions ; ils furent presque persuadés de devenir chrétiens, et cependant ils ne le sont point même à présent. Ils sommeillent depuis quarante ans ! Assurément, c'est là une large part de sommeil ! Jamais ils n'avaient eu l'intention de rêver si longtemps, et maintenant ils ne prétendent pas rester au lit beaucoup plus. Ils ne se tourneront pas vers Christ sur-le-champ, mais ils sont résolus à le faire un jour. Quand comptez-vous le faire, mon ami ? « Avant de mourir. » Vous comptez donc remettre cela aux dernières heures, ou aux deux dernières ? Et ainsi, quand vous serez inconscient et abruti par les médicaments pour soulager votre douleur, vous commencerez à penser à votre âme ? Est-ce là sagesse ? Certainement, vous êtes dépourvu d'intelligence. Peut-être mourrez-vous dans une heure. N'avez-vous pas entendu l'autre jour parler de cet échevin qui mourut dans sa voiture ? Il s'en doutait peu. Qu'en eût-il été de vous si vous aviez été frappé de même, tandis que vous rouliez à votre aise ? N'avez-vous pas entendu parler de personnes qui tombent mortes à leur travail ? Qu'est-ce qui vous empêche de mourir la bêche à la main ? Je suis souvent saisi d'effroi lorsqu'on m'annonce dans la semaine que quelqu'un que j'ai vu le dimanche est mort — parti de l'atelier au tribunal. Il n'y a pas très longtemps, l'un sortit par la porte du Tabernacle et tomba mort sur le seuil. Nous avons eu des morts dans la maison de Dieu, des morts inattendues ; et parfois

des gens sont emportés à l'improviste, qui n'avaient jamais eu l'intention de mourir non convertis, qui avaient toujours eu, depuis leur jeunesse, une sorte de désir d'être prêts ; seulement, ils voulaient encore un peu de sommeil. Ô vous, mes auditeurs, prenez garde aux petits délais et aux courtes remises. Vous avez déjà assez perdu de temps ; venez-en tout de suite au point avant que l'horloge ne sonne de nouveau. Que Dieu le Saint-Esprit vous amène à la décision.

« Assurément, vous ne vous opposez pas à ce que je prenne encore un peu de sommeil ? » dit le paresseux. « Vous m'avez éveillé si tôt. Je ne demande qu'un autre petit sommeil » « Mon cher homme, la matinée est déjà bien avancée. » Il répond : « Il est plutôt tard, je le sais ; mais il ne sera pas beaucoup plus tard si je fais juste encore une petite sieste. » Vous l'éveillez de nouveau et vous lui dites que c'est midi. Il dit : « C'est la partie la plus chaude du jour ; j'ose dire que si j'avais été levé, je serais allé sur le sofa prendre un peu de repos à l'abri du soleil brûlant. » Vous frappez à sa porte quand le soir approche, et alors il s'écrie : « Il ne sert à rien de se lever maintenant, car la journée est presque finie. » Vous lui rappelez son champ broussailleux et sa vigne envahie d'herbes folles, et il répond : « Oui, il faut que je me lève, je le sais. » Il se secoue et dit : « Je ne pense pas que cela fasse grand-chose si j'attends que l'horloge sonne. Je me reposerai encore une minute ou deux. » Il est collé à son lit, mort tout en vivant, enseveli dans sa paresse. S'il le pouvait, il dormirait à jamais ; mais il ne le peut pas, car le jour du jugement l'éveillera. Il est écrit : « Dans le séjour des morts, il leva les yeux, étant en proie aux tourments » (Lu 16.23). Dieu veuille que vous, paresseux spirituels, vous vous réveilliez avant cela ; mais vous ne le ferez point à moins de vous remuer de bonne heure, car « Voici maintenant le temps favorable » (2 Co 6.2) ; et ce peut être maintenant ou jamais. Le demain ne se trouve que dans le calendrier des insensés ; l'aujourd'hui est l'heure de l'homme sage, la saison choisie par notre Dieu plein de grâce. Oh ! que le Saint-Esprit vous conduise à saisir l'heure présente, afin que, sur-le-champ, vous vous donniez au Seigneur par la foi en Jésus-Christ, et qu'ensuite, dans sa vigne — « Arrache promptement les herbes nuisibles qui, sans profit, sucent la fertilité du sol aux plantes saines. »